folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

TOME XXI
31e Année — N° 2
ÉTÉ 1968

130

FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

fondée par le Colonel Fernand Cros-Mayrevieille

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Domaine de Mayrevieille

par Carcassonne

Secrétaire Général :

RENÉ NELLI

22, Rue du Palais

Carcassonne

Secrétaire :

JEAN GUILAINE

87, Rue Voltaire

Carcassonne

TOME XXI

31e Année — N° 2

ÉTÉ 1968

RÉDACTION : René NELLI, 22, rue du Palais - Carcassonne

Abonnement : **7 F** par an — Prix au Numéro : **2 F.**

Adresser le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques », 7, Rue Trivalle, Carcassonne

Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier.

FOLKLORE

(TOME XXI - 31e Année - N° 2 - Eté 1968)

SOMMAIRE

Documents d'Ethnographie Tarnaise

SIMONE BRISSAUD

Le drac du plateau d'Angles (Tarn).

* * *

Pratiques traditionnelles de bouviers et de bergers.

* * *

ROBERT JALBY

Notes sur la médecine populaire et les pratiques magiques dans le département du Tarn (suite).

* * *

Légendaire des pierres (Tarn).

* * *

Matériaux

SIMONE BRISSAUD

Rites accompagnant la naissance.

* * *

La marelle et le palet.

* * *

JOSEPH MAFFRE

Un conte populaire des Corbières : les hommes en blanc (los Emblancats).

* * *

PAUL MESPLÉ

Sur une légende ariégeoise

* * *

Glanes - Compléments - Bibliographie

Stèles discoïdales (U. Gibert).

* * *

J. GUILAINE : *La civilisation du vase campaniforme dans les Pyrénées Françaises* (G. Bailloud).

* * *

Questionnaire

Occitan ou Français à l'Eglise ?

LE DRAC DU PLATEAU D'ANGLES (Tarn)

Cette légende m'a été rapportée par Mme Doria Barthès, à la Quissougne, commune de St-Amans-Soult, Tarn. Elle la tenait de sa grand-mère, « Mémé Rose », morte à la Quissougne à 95 ans, après avoir eu douze enfants. Cette dernière était née à la Peire-Arque, commune du Rialet, en 1847 ; elle a vécu là jusqu'à dix-huit ans, puis aux Vaissières, dans la Montagne Noire, et à la Quissougne. Elle n'a jamais voyagé de sa vie. Elle tenait elle-même l'histoire d'un vieux grand-père de la Peire-Arque, Galinier. Le récit se raconte aujourd'hui en français, les dialogues se sont fixés en patois.

Il était une fois deux petites filles, l'une docile et aimable, l'autre gâtée et méchante. Les parents préféraient la deuxième. Il y avait un château aux environs, qui était hanté par le Drac. Les parents décidèrent de se débarrasser de leur fille aînée, qu'ils n'aimaient pas. Pour cela, le soir venu, ils l'enfermèrent dans le château, avec un bon repas posé sur la table, un bon feu, un petit chat et un petit chien pour lui tenir compagnie. Au moment du repas, le petit chat et le petit chien réclamèrent à manger à plusieurs reprises. Chaque fois qu'ils miaulèrent ou aboyèrent, la jeune fille leur donna un morceau à chacun. Au mlieu de la nuit, quelqu'un frappe à la porte et la secoue, en disant : « *Drac, Drac, dourbis-me* ». (Je suis le Drac, je suis le Drac, ouvre-moi). La petite fille s'adressa alors au chat et au chien : « *Cadeleto et catouneto, que yé direï, yéou ?* » (Petit chien, et petit chat, qu'est-ce que je lui dirai, moi ?) — « *Ba yé dire que te porto la plus belle raoube dedins Paris.* » (Va lui dire qu'il te porte la plus belle robe qu'il y ait dans Paris). Le Drac partit et ne tarda pas à exaucer ce vœu. Un moment après, le Drac revint et cogna de nouveau. Il continua à porter des cadeaux jusqu'à l'aube. A l'aube, tout bruit cessa. Alors les parents vinrent voir ce qui était advenu de leur fille. Devant la porte, il y avait un amoncellement de cadeaux. La jeune fille était sauve et désormais riche.

Les parents décidèrent alors d'en faire autant pour leur fille préférée. Tout se passa comme pour la première, du moins pour le commencement. Mais quand le chat et le chien demandèrent à manger, avec le manche de son couteau, elle leur donna un coup sur le museau pour les faire taire. Le Drac vint, vers minuit. « *Drac, Drac, dourbis-me* ». La jeune fille demanda aussi conseil au chat et au chien. Ils lui répondirent : « *As mantsado la car et lou pa sans yéou, ba yé dourbi* ». (Tu as mangé la viande et le pain

sans moi, va lui ouvrir). Le Drac secoua la porte tellement fort qu'il l'enfonça. Il mangea les restes du bon repas, puis s'assit au coin du feu, la jeune fille se mit à l'autre coin, le chat et le chien entre les deux. Voici la conversation qu'ils tinrent entre eux :

« *Oï, nostre homme, qu'unos cambassos qu'abets bous !* » (Oh, messire, quelles énormes jambes vous avez !)

— *Es per miliou courre.* (C'est pour mieux courir).

— *Oï, nostre homme, qu'un bentras qu'abèts bous !* (Quel ventre vous avez).

— *Aquis es ount te caldra ana.* (C'est là qu'il te faudra aller).

— *Oï, nostre homme, qu'unos manassos qu'abeis bous !* (Quelles grosses mains vous avez).

— *Es per miliou te téne.* (C'est pour mieux te tenir).

— *Oï, nostre homme, qu'unos oureillassos qu'abeis bous !* (Quelles grandes oreilles vous avez).

— *Acos es per miliou entendre.* (C'est pour mieux entendre).

— *Oï, nostre homme, qu'unis œillassos qu'abeis bous !* (Quels grands yeux vous avez).

— *Acos es per miliou bésé.* (C'est pour mieux voir).

— *Oï, nostre homme, qu'un nasas qu'abeis bous !* (Quel grand nez vous avez).

— *Acos es per miliou senti.* (C'est pour mieux sentir).

— *Oï, nostre homme, qu'uno gorgeasso qu'abeis bous !* (Quelle gorge vous avez).

— *Acos es per pla te mantsa.* (C'est pour bien te manger).

Et durbiet la gorjo et l'avalet. (Et il ouvrit la gorge et l'avala).

Au lever du jour, les parents allèrent au château, s'émerveillant à l'avance des richesses de leur fille préférée. Ils trouvèrent la maison vide et la fille disparue.

La conteuse conclut : « *La prumieiro abio boun cor, la secoundo boulio tout per élo, atse parès* ». (La première avait bon cœur, la seconde voulait tout pour elle, elle n'eut rien).

Ce conte éveille en nous bien des réflexions et des questions :

1°) Le Drac y apparaît comme un mari possible pour chacune des filles. La liste des cadeaux qu'il apporte à la première est comparable à celle des cadeaux apportés par le marié au jour des noces et énumérés dans la chanson chantée devant la porte. (Exemple dans Folklore de Montségur). Et l'appellation « nostre homme », employée par la seconde, qui semble destinée à l'homme de la maison (mais peut-être a-t-elle d'autres significations ?).

2°) La moralité affaiblit la portée du conte : elle n'en retient que l'attitude des jeunes filles envers les animaux. Il faut remar-

quer toutefois que cette attitude avait un grande importance en un temps où les animaux étaient les compagnons indispensables des travaux et de la vie de l'homme.

3°) Les deux filles pourraient symboliser deux principes opposés, l'une représentant le bien, l'autre le mal, dans la conduite de la vie. Cette opposition serait confirmée par la moralité.

4°) La manière dont la porte se ferme et s'ouvre est énigmatique. La jeune fille est enfermée de l'extérieur, elle ne peut pas sortir, donc ouvrir la porte. Mais le Drac lui demande précisément de lui ouvrir ; elle ne le fait pas, le Drac n'ouvre pas non plus, puisqu'il laisse les cadeaux devant la porte, et ce sont les parents qui viennent ouvrir celle-ci.

L'autre jeune fille n'ouvre pas non plus, mais elle a reçu le conseil d'ouvrir, conseil donné comme une vengeance de ses familiers qu'elle n'a pas voulu aider ; et le Drac force la porte et s'installe en maître ; finalement, c'est la ruine de la jeune fille.

Ne serait-ce pas là, mis en scène, le conseil de sagesse donné à la jeune fille sur la manière de se conduire envers le prétendant tant que le mariage n'est pas conclu ?

5°) Sans doute y a-t-il aussi un sens plus profond, un mythe ancien qui vient vers nous par cette tradition orale. Que représente le Drac ? Un sorcier ? Un génie ? Un prêtre ou druide ? Un ancien dieu ? N'avons-nous pas là un témoignage voilé et pourtant précis d'anciens sacrifices humains. La jeune fille est vouée au Drac, comme par un mariage sacré qui la vouerait au dieu ; son sacrifice est adouci par la présence des animaux familiers, qui lui tiendront compagnie dans la tombe ; peut-être aussi les cadeaux, présentés comme cadeaux de mariage, étaient-ils primitivement des offrandes au dieu, accompagnant le sacrifice, comme cela se voit ailleurs.

6°) Il y aurait donc une double lecture à faire de ce conte : le mythe ancien dont la signification est volontairement cachée, ou perdue, et son réemploi par la sagesse paysanne dans un contexte tout différent. Il s'est conservé, très probablement intact, jusqu'à nos jours, dans un pays très écarté.

Simone Brissaud.

P.S. - Nous n'avons pas insisté sur les ressemblances de ce conte avec celui du Petit Chaperon Rouge, car c'est là une autre orientation pour la réflexion, mais qui est partiellement parallèle à la nôtre. Retenons-en le caractère gigantesque des attributs du Drac.

PRATIQUES TRADITIONNELLES DE BOUVIERS ET DE BERGERS

Dans la Montagne du Tarn, aux environs de Vabre, Brassac et Lacaune, pays de bocage et d'élevage traditionnel, dans chaque étable une vache porte le nom de Belise. Quelle peut être l'origine de ce nom, que nous n'avons pas rencontré ailleurs ? D'après le Dictionnaire de la langue romano-castraise, de M. J.-P. Couzinié (1850), les belizas sont des parures de femme. On les appelle aussi des beluros. Mais ce nom pourrait être aussi une contraction de Belle Lise ; ou bien, le suffixe iso étant fréquent, ce nom viendrait de belle et aurait été donné, à l'origine au moins, à la plus belle vache du troupeau. Mais on peut encore faire une autre hypothèse : ce nom viendrait de celui de Belisima ou Belisama, la déesse celtique « pareille à la flamme » ou « à la crinière de feu », disaient les anciens, et qui était représentée par la planète Vénus ou par une comète. Peut-être plusieurs de ces hypothèses sont-elles possibles en même temps. Ou peut-être la vache nommée Belise était-elle consacrée à la déesse et destinée à un sacrifice oublié aujourd'hui.

Toujours est-il que les colliers de vache du musée de Ferrières, qui sont en bois sculpté et peint et datent du milieu du 18e siècle environ, pour les plus anciens, (ils étaient portés aux fêtes votives et à la St Jean d'été par les bœufs et vaches qui traversaient le village) nous laissent croire que le nom de Belise peut bien avoir une origine mythologique. Nous essaierons de le montrer dans un autre article.

D'après un vieillard de la région de Ferrières, ces colliers étaient faits en buis ou en peuplier. Le grand collier pour les jours de fête est la carba, qu'on prononce carbo ; le petit collier était la carbate.

Dans la plaine tarnaise aux environs d'Escoussens et jusque vers Villemur, les traditions sont différentes. Pour les colliers de vache on utilisait tantôt du cerisier et tantôt du tilleul, qu'on recouvrait ensuite d'une peau de blaireau. Pour courber le bois, on le plongeait dans l'eau bouillante. (Transmis par Jean Bichon).

Les cloches de vache de la Montagne du Tarn qui datent de la fin du 19e siècle portent, gravée, une petite croix. La même habitude est signalée par R. Tricoire dans le Folklore de Montségur, au sujet de la bourroumbo, grosse clochette de cuivre que porte le bélier meneur du troupeau. Un peu partout, lorsque

le battant de la cloche est perdu par l'animal, on le remplace par un objet quelconque, généralement un vieil os. Mais O. Taffanel a appris d'un archéologue gardois que, dans ce département, certaines cloches ont pour battant une hachette préhistorique en pierre noire.

A Villeneuve-les-Montréal, nous dit M. Nègre, le 15 Août, après les vêpres, le prêtre en étole bénissait les bêtes de trait sur le seuil ou à l'intérieur des écuries ou des étables. Dans ce même village, le guérisseur Mirail faisait des croix et des signes cabalistiques sur les murs et les boiseries des écuries et des étables, et engageait à faire dire des messes. Deux voisins de M. Nègre, l' « Enguergassat » et le vieux Moulis, tous deux bouviers de métier et de tradition, croyaient aux sorts jetés aux bœufs et les conjuraient en faisant brûler des cierges à l'église. Dans ce village encore, l'urine de bœuf servait à soulager les maux de dents.

Enfin, dans la Montagne du Tarn, une tradition originale nous est rapportée par Olivier Cèbe. C'est une sorte de charivari à l'occasion du mariage d'un veuf et d'une jeune fille : il consistait en un simulacre de mariage entre une jeune fille et un bœuf, célébré par un personnage représentant le pasteur ou le curé. Un dernier détail : au Carla-Bayle, dans l'Ariège, on sifflait pour inciter les bœufs à boire, quand on les conduisait à la mare du village. La même habitude est connue, au Thibet, pour faire boire les chevaux.

S. Brissaud.

NOTES SUR LA
MÉDECINE POPULAIRE et les PRATIQUES MAGIQUES
dans le département du Tarn

(suite)

CEPHALALGIE — Mouiller entièrement la tête avec de l'eau froide puis l'entourer avec un linge sec. Prendre une infusion de millepertuis avant de se coucher.

CHOCS ou COUPS — Compresses trempées dans l'eau argileuse. Appliquer sur la partie touchée l'objet avec lequel on s'est blessé en récitant une formule magique. (Donné par un guérisseur qui levait les coups).

CIRCULATION DU SANG — Prendre le matin à jeun une infusion de sauge et pervenche pour « briser le sang », c'est-à-dire le fluidifier et aussi pour prévenir les attaques. (Mme Gillet - Hameau de Paulin).

La tisane de « *marruo et de salbio es bouno per mantza lou sanc* » (la tisane de marrue et de sauge est bonne pour manger le sang). Forte, ne pas en boire tous les matins. « *Es paouro à beouré* ». Elle n'a pas un goût agréable lorsqu'on la boit. (Doc. inéd. de Mgr Barthes).

Pour renouveler le sang, *racino de laparasso* (la bardanne).

CONSTIPATION — Faire une cure de pruneaux.

Tous les matins, pendant un mois, manger des raisins à la vigne.

CONVULSIONS — Recette extraite d'un carnet de guérisseur :

Racine de Lune Campane
Racine de valériane
Racine de poireaux
De l'herbe des vers
De la rude (très peu)
De la tanaride
Du céleri
De la ceroste (Cassotte).
Faire bouillir le tout dans de l'huile.

En faire boire le matin à jeun une cuillerée à café avec un peu de poudre de valériane et pendant trois matins.

Mais en cas d'urgence, à une heure d'intervalle, trois fois le même jour.

Pour frictions, mettre trois pincées de poudre de valériane. Faire une croix sur la tête en frictionnant partout trois fois (sic).

COUPURES — Cataplasmes faits avec de la suie tamisée et de la glaire d'œufs.

Râcler la crasse d'un vieux chapeau, mélanger avec des toiles d'araignée, appliquer sur la plaie. (Note J. Castagné - Nord Albigeois).

Pour arrêter le sang, appliquer sur la coupure une feuille de joubarde pelée d'un côté.

CREVASSES DU SEIN — Vider une demi-coquille de noix, la remplir de cire vierge et en coiffer le mamelon. (Thèse du Docteur Mathine).

DIARRHEE — Jus de carottes râpées, cuites ou crues, qu'on peut prendre n'importe quand dans la journée.

L'églantier est bon pour la diarrhée. (Le Sidobre).

DENTS — Contre les maux de dents, faire bouillir du vin avec du lierre et quelques feuilles de buis. (Bisot, du Merle). (Doc. in. de Mgr Barthes).

ENGELURES — Se frotter les mains gercées avec de la neige. (Plateau de Vitrac).

ENTERITES — Faire une cure de nèfles. Médication très efficace.

THERAPEUTIQUE MEDICO-MAGIQUE

Coups de sang — Réciter la formule suivante :

Sant Peïré et Sant Roc, fases qué lou sanc circulé pertout et s'arrèsté pas en loc.

TRADUCTION : Saint Pierre et Saint Roc, faites que le sang circule partout et ne s'arrête nulle part.

(Carnet d'un guérisseur).

Entorses — Pour guérir une entorse :

a) Faire trois signes de croix et dire :

Extorso sans extorso, la Biertzo Mario en toussen destoursara.

(Bisot, du Merle). Doc. in. de Mgr Barthes.

b) Réciter le Pater à l'envers.

(Curé de Ste-Cécile de Lastourges).

Robert Jalby.

LÉGENDAIRE DES PIERRES (Tarn)

Le palet du Diable et le Palet de la Vierge

Près d'Alban (Tarn), se trouvent deux mégalithes : un dolmen et un menhir. On sait qu'une légende entoure presque toujours ces grandes pierres. A Alban, le menhir est surnommé « palet du Diable » tandis que le dolmen porte le nom de « Palet de la Vierge ».

C'est sur un défi du Diable que la Vierge jeta au loin un palet énorme. Celui-ci distança de beaucoup le palet lancé par son adversaire.

Les deux pierres de Lacabarède

Les deux pierres de Lacabarède, « les deux sœurs » distantes de trois mètres environ l'une de l'autre, se meuvent insensiblement pour faire le tour du monde. Quand elles seront revenues au point de départ, ce sera la fin de tout. Selon une variante, il suffirait que l'une d'elles atteignît le sommet de la Montagne Noire.

(Ch. PORTAL - Hist. de la région Albigeoise, page 3).

Les pierres du Puy-Saint-Georges

Ici, c'est encore la Vierge qui déposa près du Puy-Saint-Georges trois pierres qu'elle destinait à la construction de la cathédrale d'Albi ; apprenant que l'édifice était terminé, elle les abandonna là après les avoir groupées en forme de table.

(Ibidem - ci-dessus - page 3).

La pierre dite « PEYROLEBADO », près de Vieux (Tarn).

En descendant la vallée de la Vère, sur la rive gauche, à environ 1 km du village de Vieux, on a devant soi une pierre de 2 m 60 de hauteur et 2 m 40 dans sa plus grande largeur, sur 0,50 m environ d'épaisseur, qui se dresse dans la vallée, orientée du Nord au Sud, c'est-à-dire les faces regardant le levant et le couchant ; c'est la pierre dite peyrolebado que la tradition désigne comme ayant été apportée en cet endroit par sainte Carissime dans l'un des pans de sa robe. Aussi est-elle, pour ainsi dire, révérée dans le pays par toutes les personnes pieuses, et l'on raconte

que l'ancien propriétaire du champ ayant voulu l'enlever, il ne put en venir à bout, parce que dans la nuit une main invisible comblait les tranchées qu'il y avait fait faire pendant le jour. Cette tradition, dit du Mège, a été substituée à une plus ancienne légende, et la pierre qui en est le sujet est un de ces monuments en pierre brute que les Celtes ont élevés soit comme simulacre religieux, soit comme témoins d'un événement, d'un triomphe, d'une alliance, ou comme limites de territoire.

(Congrès Archéologique - XXXe session - Albi, page 283).

Robert Jalby.

Rites accompagnant la naissance

En Cévennes, il était de tradition, après une naissance, d'enfouir le placenta dans un jardin proche de la maison. On plantait au même endroit un arbuste préféré (camélia, laurier, etc.).

Voici, d'après M. Rasetra, de Madagascar, la coutume malgache correspondante : « Après la naissance, on enterre le placenta tout de suite ; un homme de la famille, le père de préférence, fait un trou près de la maison, pas très profond. En faisant cela, il doit regarder droit devant lui, sans tourner la tête, pour que l'enfant soit intelligent. Il a préparé à l'avance un morceau de pierre de 40 à 50 cm de hauteur environ. Il plante solidement la pierre dans le sol pour marquer l'emplacement du placenta. Ensuite, on n'y fait plus attention. »

A Madagascar, avant la circoncision, l'enfant n'est pas considéré comme un homme. « Sur les hauts plateaux, on veille toute la nuit, on chante, on danse, on fait danser l'enfant ; il faut empêcher l'enfant de dormir. De forts jeunes gens prennent au matin de « l'eau forte », qui rend courageux, victorieux, heureux, dans un endroit connu seulement par les parents. Ils doivent se défendre en chemin contre d'autres, qui veulent les empêcher d'apporter l'eau. Lorsqu'ils arrivent après ce simulacre de combat, tout le monde applaudit. Cette eau sert à laver le sexe de l'enfant après l'opération. Tout le monde chante pendant l'opération et crie, pour que la mère n'entende pas le cri de son enfant qui pleure. La partie coupée doit être avalée par l'oncle de l'enfant en même temps qu'une banane. Il ne faut pas employer les salutations d'usage à ce moment-là : c'est fady (tabou). Après la fin de l'opération, tout le monde crie : Tu es un homme maintenant. »

« A la côte, la fête de la circoncision est plus importante que la naissance : c'est cette cérémonie qui donne droit au tombeau familial. Chez certaines tribus l'enfant est considéré, avant la cérémonie, comme fils de chien. (Or le chien est fady, c'est-à-dire à la fois tabou et détesté). Il y a, à cette occasion, des sacrifices de bœufs et des danses, et la cérémonie de la circoncision a lieu entre les cornes du bœuf, pour qu'elle soit plus favorable. C'est la misambatra (sambatra : heureux). »

Chaque tribu malgache a ses rites particuliers. Chez les Antemoro, on invoque d'abord les ancêtres. L'enfant est tenu par le père. La plaie est lavée par l'eau puisée dans la Matatanana,

rivière sacrée des ancêtres, par quelqu'un dont le père et la mère sont encore vivants. Cette eau est additionnée de feuilles cicatrisantes réduites en poudre. Le prépuce est jeté par-dessus le toit de la maison, par l'oncle maternel. L'enfant est porté triomphalement trois fois autour de la maison, suivi de toute la famille, qui manifeste sa joie bruyamment.

Si nous citons ici ces traditions malgaches, c'est qu'elles nous ont fait penser à certaines traditions encore vivantes en Languedoc et qui concernent le baptême des jeunes enfants, aussi bien chez les protestants que chez les catholiques. R. Nelli, dans son « *Folklore du Languedoc et du Roussillon* », dit qu'un enfant non baptisé, en Roussillon, est appelé « enfant du diable ». Nous avons souvent rencontré la même expression en Ariège. Dans les paroisses protestantes du Terrefort ariégeois, il n'était pas rare de rencontrer un enfant de plus de six mois qui n'était pas encore sorti de la maison parce qu'il n'était pas baptisé. Il m'est arrivé plus d'une fois, quand le temps était favorable, de prendre moi-même l'enfant, de le sortir au grand air, suivi par tous les membres de la famille, pleins d'anxiété et d'émotion, les vieilles femmes avec les mains sur la tête. Je ne sais pas si on m'aurait laissé faire si je n'avais pas été la femme du pasteur ?

De même, en Espagne, un enfant non baptisé était considéré comme ennemi ou étranger à la société. Dans son roman la Grande Jeannette (Nouvelles Editions Latines, Paris, 1947), Juan Valera dit, à propos de l'un de ses personnages : « Il y avait une réception... à l'issue des cérémonies de confirmation et de baptême... Elle avait sept rejetons non confirmés, et le huitième encore « maure », ainsi qu'on nomme en Andalousie tout être humain qui n'a pas été incorporé au giron de l'Eglise ».

Il a dû y avoir, en Espagne comme en Languedoc, tout comme à Madagascar, des sacrifices d'animaux à l'occasion de la naissance. En Cévennes, le bouillon de poule donné à l'accouchée était, il y a encore quelques années, une tradition intangible. Nous avons vu nous-mêmes un couple d'Espagnols immigrés récemment, « sacrifier » deux poulets à l'occasion de la naissance de leur second fils : à genoux dans leur cuisine, ils plumaient les volatiles avec une attention quasi religieuse.

Simone Brissaud.

LA MARELLE ET LE PALET

Il y a deux sortes de marelles : l'une est un rectangle divisé en six cases égales numérotées de un à six, disposées deux à deux et terminé par un demi-cercle ; l'autre comprend trois cases qui se suivent, deux accolées qui leur sont perpendiculaires, et le demi-cercle. Une variante de cette disposition intercale entre les cases 4 et 5 et le demi-cercle, une case 6 et deux cases accolées 7 et 8. On jette le palet successivement dans chaque case, en suivant l'ordre (il ne doit pas toucher les lignes de séparation à son arrivée, ni sortir à l'extérieur) ; et le joueur saute d'une case à l'autre sans marcher sur les lignes et sans poser les pieds sur la case où se trouve le palet. Le jeu qui consistait à faire glisser le palet d'une case à l'autre en le poussant du pied, tend à disparaître. Parfois, au départ de la marelle, on trace aussi un demi-cercle qu'on appelle Terre, et c'est de là qu'on jette le palet. Le demi-cercle terminal s'appelle le Ciel. Au bas de celui-ci, au contact des cases 7 et 8 (ou 4 et 5) un petit demi-cercle central s'appelle Enfer ; le palet ne doit pas s'y arrêter. Comme le disait une petite fille, « celui qui arrive le premier au ciel a gagné ». Mais si le palet s'arrête sur l'Enfer, il perd son ciel.

La marelle a dû être un jeu très répandu. Voici ce qu'en dit Léontine Drapier-Cadec, dans « Kervez, ce paradis, mémoires d'une institutrice » : « Je me suis quelquefois amusée à la marelle avec les petites filles des fermes avoisinantes, et j'ai caché un joli caillou lisse dans un trou de mur de la cour. C'est terrible, si vous restez trop longtemps en enfer, et même en paradis ».

Il est probable que ce jeu a une origine religieuse ancienne. Voici ce qu'en dit Régine Pernoud dans l'éditorial d'Archéologia de janvier-février 1966 : « Pour jouer à la marelle, les enfants tracent sur le sol le plan d'une église romane, avec la nef, le transept et l'abside semi-circulaire, qu'ils nomment le ciel ». Quelle est, alors, l'origine du palet ?

A Mailhac, de nombreux palets ont été trouvés par O. et J. Taffanel, soit sur l'emplacement des anciens habitats, soit dans les tombes. Ils sont de grandeur variable, parfois troués au centre ; généralement ronds, ils sont parfois découpés dans une poterie cassée. On en trouve aussi en granit ou en galet éclaté. Dans le dépôt funéraire du Cayla, à côté de céramiques attiques, un seul objet en pierre était un petit galet de granit, soigneusement poli, en forme de disque, pesant 28 grammes et mesurant 4 cm de diamètre ; il se trouvait avec des objets en bois de cerf, des fragments d'os humains et animaux, restes de bûcher funéraire. Cette sépulture est datée de 350 environ avant

J.-C. ; c'est le tombeau d'un mort héroïsé, probablement l'un des chefs de la troisième ville du Cayla.

D'autres palets, rectangulaires ceux-là, et en schiste le plus souvent, se trouvent dans les dolmens du Minervois. Ils ont été décrits par J. Guilaine, dans « *La civilisation du Vase campaniforme dans les Pyrénées françaises* ».

Louis Méroc, dans sa brochure du palet-disque des industries à quartzite taillé du bassin supérieur de la Garonne (1951), les décrit ainsi : « des objets de pierre taillée, dont la forme rappelle celle des palets utilisés par les enfants dans leurs jeux ». Les formes en sont diverses (trapézoïdale, rectangulaire ou autre forme de parallélogramme), la matière aussi (quartzite, granit, schiste, grès, calcaire, silex, quartz). Ils sont souvent groupés et on en trouve un peu partout dans le monde, mais ceux de la Garonne sont les plus nombreux. Méroc note que dans les nécropoles du premier âge du fer de la région des Pyrénées, les urnes funéraires ont été obstruées par des galets plats (à Ayer), des disques d'ardoise (Luchon), des schistes taillés (Avezac, Prat, St-Mamet). Il suggère que les palets groupés pourraient être le témoignage de nécropoles à incinération dont les poteries auraient été désagrégées par le temps. Ils sont presque toujours brisés.

O. Taffanel nous a parlé d'un sinologue hollandais, H.A. Van Oort, qui affirme le fait suivant : à la naissance de chaque enfant, le sorcier marque un palet d'un signe mystérieux qui correspondrait à l'horoscope, et cache l'objet dans une grotte aussi éloignée que possible.

Il y a aussi des palets légendaires, gigantesques pour la plupart : Samson joue au palet avec les dolmens de St-Nectaire (d'après Dontenville) ; c'est pour lancer son palet par-dessus le col de la Fenille jusqu'à Olargues, que Samson aurait pris appui sur le roc d'Albine, y laissant la trace de son pied (d'après A. Soutou). Dans l'Aude, il y a un palet de Roland dans le Minervois, un autre sur le Mont Alaric, un troisième près du Tech, en Roussillon. Et, dans l'Aude encore, le menhir de St-Salvayre, près d'Alet, serait aussi un palet de géant, etc...

Quelles conclusions tirer de tout cela ? Les églises ont été considérées comme des lieux privilégiés de sépulture, et les cimetières, où seuls les chrétiens pouvaient reposer en terre « sainte », étaient presque toujours à l'entour des églises. Le palet représente-t-il le double, ou ce qui reste de l'être humain au-delà de la mort ? Le trajet du palet sur la marelle représentait-il le périple vers l'au-delà, le voyage de la vie terrestre en vue de gagner le ciel, quelque pèlerinage ? Nous sommes, là, devant un monde d'hypothèses. Qu'en pensent les lecteurs ?

Simone Brissaud.

Un Conte Populaire des Corbières

Les hommes en blanc (Los Emblancats)

Quand j'étais tout jeune, nous allions souvent, en famille, à Ladern (Aude), où mon grand-père maternel exploitait une ferme, avec mes oncles. Comme les veillées étaient longues, nous demandions, avec mes cousins, que l'on nous dise un conte. Mon grand-père excellait dans ce genre ; et nous l'écoutions ravis. En voici un qui m'est revenu en mémoire tout dernièrement :

LOS EMBLANCATS

Un cop i abia un ostal, un pauc en fora del vilaje que disian que i abia de paors. De fet los mestres gausavan pas i dormir, e lo ser, aprep lo travalh s'en anaban, passar la neit al vilaje en co d'amis.

Gar aqui qu'un jorn, ont lo Mestre s'aprestava a clavar la porta, vejet arribar cap a n'el un ome que podia aber dins los quaranta cinq ans que l'i demandet la retirada per la neit en diguent veni de plan leng ; vos costarai pas gaire, ai de que manjar dins la saqueta ; voldria sonca m'estirar, sans me jaire, per me descansar. Lo Mestre de l'ostal l'i respondet : voldria plan vos randre servici, mas crenti que posquetz pas damorar aichi. — E per que ? diguet l'ome. — Per que i a de paors. — De paors ! voletz rire ; e i a mai de vint ans que soi partit de l'ostal ; ai fait la guerra un pauc pertot, e jamai, ni vius ni morts m'an espaurugat ; s'es qu'aco damori. Lo mestre l'i diguet encara, se tant voletz damoratz, e se quicom malabasta envenetz b'on al vilaje. — Anatz b'on siaud, m'adobarai. — E ben bona neit !
— Bona neit ! Damorat sol, l'ome qu'era un vieilh soldat, s'assieta sus una cadiera al canton de la taula ; tira de la saqueta una pichota toalhanun salsisot, un bocin de fromaja traucat, sept o beit nogas, e un flascon de vin blanc. Acavaba de manjar et tampaba lo cotelh, quand ausiguet un grand bruch dins la cheminiera, e un ome pron ben grand, vestit d'una bloda coma dels moliniers, tota blanca, e cofat d'un grand capel blanc e n'aut coma un pan de sucre, ne sortiguet e se botet a marchar dins la cosina. Lo soldat brica espantat, diguet alavetz a l'ome blanc : que sovetas ? L'ome blanc respondit : lo que vendra per ieu t'oc dira, e continuet a marchar. Al cap d'un bricon, s'ausiguet un bruch un pauc plus fort e un autre ome un plus grand que lo prumier, emblancat coma el, sortiguet de la

cheminiera. — Lo soldat l'i demandet : que sovetas ? — L'ome respondit : lo que vendra per ieu t'oc dira ; e se botet a caminar al darre del perumier. Un bricon aprep un autre bruch encara plus fort, e un ome encara plus grand. Lo soldat i faguet la meme questiu, et l'ome la meme responsa. Aco duret sieis cops, e lo soldat se demandaba s'anaba passar tota la neit en companha de muds. Abia pas paor, mas aco lo tafuraba. Quant tot d'un cop ausiguet un bruch plan plus fort que totis los autres ; auriatz dit que tot se desparabissaba, e un ome encara plus grand que los autres, tiraba al mens cinq deds de mai que lo darnier davalat, sortiguet de la cheminiera. Lo soldat l'i demandet coma als autres : que sovetas ? L'ome blanc l'i respondet : oc saura leu ; nos veses aqui totis sept ; del temps qu'erem sus terra, aimabem trop l'argent ; tot nos anaba plan per l'amassar ; e ara fasem penitencia, venem cada neit nos passejar suls escuts qu'abem amolonats, sans poder ni los veser, ni los palpar. Aco deu durar duscas al jorn o un brabe ome voldra nos delivrar ; aquel ome esser tu se vos. Estabosit lo soldat l'i respondet : ieu ! voli plan, ai fait tant de causas dins ma vida de lamboraire, mas vesi pas ço que podi far per vos aus. L'ome blanc l'i diguet alavetz escotame e fai ço que te dirai. Sus la taula i abia un candelier, l'ome blanc diguet : prend aquel candelier. Lo soldat respondit : prend lo tu. — Ieu, podi pas. Lo soldat prenguet lo candelier ; l'ome blanc lo menet cap a una porteta, que do naba dins un escalier, coma per davalar dins un cavot. Davaleron ; al mitan l'escalier viraba e i abia una trinca penjada a la pared ; l'ome blanc diguet al soldat : prend aquela trinca. Lo soldat respondit : prend la tu. — Ieu podi pas. Lo soldat prenguet la trinca. Arriberon al fonze ; los emblancats se boteron al torn costa la pared ; e lo que fasia la lenga, diguet al soldat, en l'i monstrant lo miej del cavot : truca aqui. — Traucas i tu. — Ieu podi pas. Lo soldat prenguet la trinca e trauquet. Levet miej pam de terra e descubriguet una pelh de bedel ont i abia un montairon de pistolas. I n'abia gaire ben tres punhieras. L'ome blanc diguet al soldat : monta co denaut. Lo soldat respondit : monta oc tu. — Ieu podi pas. Lo soldat regusset los cantons de la pelh la portet davant la fauda, per que podia la botar sur l'espalla, pesqu'auria escampat las pistolas, e montet denaut ; pauset la pelh sus la taula. Alavetz l'ome blanc diguet : aqui ço que vas far : fai tres molons de pistolas : un pel mestre d'aqueste ostal ; l'autre lo balharas al senher rector, per que digue de pregarias per nos aus que n'abem plan besonh ; lo tresenc sera per tu, l'auras melhor ganhat que nos autres. Lo soldat faguet los tres montairons. Quand aguet acabat, l'ome blanc diguet : va plan ! ara no n'anam e jamai plus nos tornarem. E l'un aprep l'autre totis los emblancats s'en aneron coma eron venguts.

Quand foguet jorn, lo Mestre de l'ostal tornet ; i atriaba ; sabia pas s'anaba trapar l'ostal vide, et lo soldat partit, benleu

miejmort estavanit. Tant leu descadaulat lo vejet que dejunaba ; e sus la taula quicom coma una coverta. E ben ! abetz passat una bona neit ? — Pas trop mal, vesetz. — Abetz pas ausit las paors ? — Las ai ausidas, las ai vistas, e mai m'an assegurat que tornarian pas. — Nostre Senhe ? Alavets lo soldat descobriguet los tre molonets, e contet pel menut ço que s'era passat. Lo Mestre alandaba los elhs e escarqualhaba los ausidous. Anet querrer lo senher rector e l'i conteron l'afar.

Cadun prenguet sa part, e lo soldat s'en anet en ne fiulant una. E jamai plus s'ausiguet pas parlar de paors.

***

LES HOMMES EN BLANC

Il y avait une fois une maison, un peu en dehors du village, dont on disait qu'il y avait des fantômes. En effet, les maîtres n'osaient pas y dormir, et le soir, après le travail, ils s'en allaient passer la nuit au village en compagnie d'amis.

Voilà qu'un jour, lorsque le maître s'apprêtait à fermer la porte à clef il vit arriver vers lui un homme qui pouvait avoir dans les quarante cinq ans qui lui demanda l'hospitalité pour la nuit en disant venir de bien loin ; je ne vous coûterai pas beaucoup, j'ai de quoi manger dans mon petit sac ; je voudrais seulement m'allonger sans me coucher pour me reposer. Le maître de la maison lui reépondit : Je voudrais bien vous rendre service, mais je crains que vous ne puissiez pas rester ici. — Et pourquoi ? dit l'homme. — Parce qu'il y a des fantômes. — Des fantômes ! Vous voulez rire ; il y a plus de vingt ans que je suis parti de la maison ; j'ai fait la guerre un peu partout, et jamais ni les vivants ni les morts ne m'ont fait peur ; si ce n'est que ceci, je reste. Le maître lui dit encore : Si vous le voulez tant, restez, et si quelque chose va mal, venez au village. — Partez tranquille, je m'arrangerai. — Eh bien, bonne nuit ! — Bonne nuit ! Resté seul, l'homme qui était un vieux soldat, s'assied sur une chaise au coin de la table ; il sort de son petit sac une petite serviette, un saucisson, un morceau de fromage « troué », sept ou huit noix, et une petite bouteille de vin blanc. Il achevait de manger et fermait son couteau, quand il entendit un grand bruit dans la cheminée, et un homme assez grand, vêtu d'une blouse comme celle des meuniers, toute blanche, et coiffé d'un grand chapeau blanc et haut comme un pain de sucre, en sortit et se mit à marcher dans la cuisine. Le soldat, un peu étonné, dit alors à l'homme blanc : Que veux-tu ? L'homme blanc répondit : Celui qui viendra après moi te le dira. et il continua à marcher. Au bout d'un moment on entendit un bruit un peu plus fort, et un autre homme un peu plus grand que le premier, blanc comme lui, sortit de la cheminée. Le soldat lui demanda : que veux-tu ? L'homme répondit : Celui qui viendra

après moi te le dira ; et il se mit à marcher derrière le premier. Un moment après un autre bruit encore plus fort, et un homme encore plus grand. Le soldat lui posa la même question et l'homme lui fit la même réponse. Ceci dura six fois, et le soldat se demandait s'il allait passer toute la nuit en compagnie de muets. Il n'avait pas peur, mais ceci le tracassait. Quand tout à coup il entendit un bruit bien plus fort que tous les autres ; on aurait dit que tout se démolissait, et un homme encore plus grand que tous les autres, il avait au moins cinq doigts de plus que le dernier descendu, sortit de la cheminée. Le soldat lui demanda comme aux autres : Que veux-tu ? L'homme blanc lui répondit : Tu le sauras bientôt ; tu nous vois ici tous les sept ; pendant le temps où nous fûmes sur la terre nous aimions trop l'argent ; tout nous convenait pour l'amasser ; et maintenant nous faisons pénitence, nous venons chaque nuit nous promener sur les écus que nous avons entassés, sans pouvoir ni les voir, ni les toucher. Ceci doit durer jusqu'au jour où un brave homme voudra bien nous délivrer ; cet homme peut être toi si tu le veux. Abasourdi, le soldat lui répondit : Moi ! je veux bien ; j'ai fait tant de choses dans ma vie d'aventurier, mais je ne vois pas ce que je pourrais faire pour vous. L'homme blanc lui dit alors : Ecoute-moi et fais ce que je te dirai. Sur la table, il y avait un chandelier, l'homme blanc dit : Prends ce chandelier. Le soldat répondit Prends-le toi. — Moi, je ne peux pas. Le soldat prit le chandelier ; l'homme blanc le conduisit vers une petite porte, qui donnait dans un escalier, comme pour descendre dans une cave. Ils descendirent ; au milieu l'escalier tournait et il y avait une pioche pendue à la paroi ; l'homme blanc dit au soldat : prends cette pioche. Le soldat répondit Prends-la toi. — Moi, je ne peux pas. Le soldat prit la pioche. Ils arrivèrent au fond ; les hommes en blanc se mirent autour à côté de la paroi ; et celui qui faisait le porte-parole, dit au soldat, en lui montrant le milieu de la cave : Tape là. — Troues-y toi. — Moi je ne peux pas. Le soldat prit la pioche et creusa. Il souleva quelques centimètres de terre et il découvrit une peau de veau où il avait un tas de pistoles. Il y en avait bien quinze litres. L'homme blanc dit au soldat : Monte ceci en haut Le soldat répondit : Monte-le toi. — Moi je ne peux pas. Le soldat ramassa les coins de la peau, la porta en l'appuyant sur ses cuisses, car il aurait pu la porter sur l'épaule mais il aurait versé les pistoles et monta en haut ; il posa la peau sur la table. Alors l'homme blanc dit : Voici ce que tu vas faire : fais trois petits tas de pistoles : un pour le maître de cette maison ; l'autre tu le donneras à Monsieur le Curé pour qu'il dise des prières pour nous qui en avons bien besoin le troisième sera pous toi, tu l'auras mieux gagné que nous. Le soldat fit les trois tas. Quand il eut fini l'homme blanc dit : Ça va bien ! Maintenant nous ne reviendrons plus jamais. Et l'un après l'autre tous les hommes en blanc s'en allèrent comme ils étaient venus.

Quand il fut jour, le maître de la maison revint ; il avait hâte. Il ne savait pas s'il allait trouver la maison vide, et le soldat parti, peut-être à moitié mort, inconscient. Dès qu'il eut ouvert, il le vit en train de déjeuner ; et, sur la table il y avait quelque chose qui ressemblait à une couverture. Eh bien ! Avez-vous passé une bonne nuit ? — Pas trop mal, voyez-vous. — N'avez-vous pas entendu les fantômes ? — Je les ai entendus, je les ai vus, et ils m'ont même assuré qu'ils ne reviendraient pas — Bon Dieu ! Alors le soldat découvrit les trois petits tas, et raconta en détail ce qui s'était passé. Le maître écarquillait les yeux et ouvrait les oreilles. Il alla chercher le Curé et lui raconta l'affaire.

Chacun prit sa part, et le soldat s'en alla en sifflant une chanson. Et on n'entendit plus jamais parler de fantômes.

J. Maffre.

Sur une légende ariégeoise

Ma mère, née en 1869 à Balaguères (Ariège), où son père était forgeur dans une forge à la catalane, me racontait que, dans sa jeunesse, des collègues de son père venaient passer la soirée chez lui et que, tout en parlant, on mangeait des noix et du pain. Parfois l'un des forgeurs racontait aux enfants l'histoire d'une princesse de Bagdad à laquelle sa gourmandise dispendieuse avait tout fait perdre. Chassée de ses états et traînant la misère, elle avait découvert avec étonnement que des nourritures simples pouvaient être excellentes, notamment le pain et les noix, ce qui lui faisait dire — et ici ma mère rapportait les paroles textuelles du conteur : « *Se io aviai sabut que la snoces eran bonas am de pan, seriai encara princessa de Bagdad* » (1).

Mon grand-père ayant travaillé dans diverses forges de l'Ariège, à Engomer, à Château-Verdun, à Niaux, dans d'autres peut-être, je ne sais dans lequel de ces villages se racontait l'histoire ci-dessus.

Paul Mesplé.

(1) Si j'avais su que les noix étaient bonnes avec du pain, je serais encore princesse de Bagdad.

Glanes - Compléments - Bibliographie

STELES DISCOïDALES. — Notre revue a consacré de nombreux articles au stèles discoïdales. Il conviendrait de décrire toutes celles que l'on trouve, afin d'apporter des documents à ceux qui font ou feront des travaux de synthèse. Je signale une de ces stèles dans le cimetière désaffecté de Caux-et-Sauzens, et deux autres dans le cimetière de Gramazie. Elles sont toutes trois de forme classique : croix à branches égales dans cercle. Celles de Gramazie marquent, jusqu'à preuve du contraire, la limite Sud de la zone où ces stèles ont été trouvées.

Une discoïdale recueillie il y a une quinzaine d'années, au cours de travaux, à Revel (Hte-Garonne), a été déposée dans le local occupé par le Syndicat d'Initiatives. Si on l'examine de près, on s'aperçoit qu'elle était à branches égales à l'origine (l'arrondi à l'extrémité des 4 branches de la croix est caractéristique), mais que, par la suite, la branche inférieure a été très allongée (son extrémité n'a d'ailleurs pas le même arrondi que les branches primitives) Pareille opération a été faite à une stèle dont la partie inférieure a été supprimée et qui est encastrée dans le mur de l'église de Moussoulens. Ici l'allongement est très visible, il part du cercle qui enfermait complètement la croix primitive. Nous avons là deux exemples de croix qui étaient (ou ont paru) hétérodoxes et que l'on a voulu transformer en croix latines.

U. Gibert.

***

Jean GUILAINE : *La Civilisation du vase campaniforme dans les Pyrénées françaises.* Editions Gabelle, Carcassonne, 1967, 240 p, 61 pl., dont 9 hors-texte.

On sait que l'origine de la Civilisation des vases campaniformes, les chemins par lesquels s'est faite sa diffusion à travers l'Europe occidentale et centrale, les relations chronologiques des différents groupes qui la composent sont des problèmes extrêmement complexes ; malgré la littérature très abondante qui a été consacrée depuis 80 ans à ces questions, on ne peut encore considérer que des réponses entièrement satisfaisantes leur aient été apportées à l'heure actuelle. Comme souvent, le choix entre les différentes thèses qui sont proposées ne peut être possible qu'à l'aide d'une connaissance très précise des différents groupes régionaux, de l'ensemble des éléments culturels qui les composent, et

aussi des associations et des conditions de trouvailles précises. C'est dire l'intérêt des inventaires régionaux prenant en considération ces divers points de vue. L'ouvrage que J. Guilaine vient de consacrer à la partie française du Groupe pyrénéen de la Civilisation des vases campaniformes répond parfaitement aux besoins actuels. L'auteur ne nous en voudra pas de mettre en premier lieu ce que l'on considère généralement comme un appendice : l'inventaire des sites, qui est en réalité la base sur lequel s'élève tout l'édifice et dont dépend sa solidité. L'inventaire de J. Guilaine, qui est exhaustif, occupe le tiers de l'ouvrage, et nul ne s'en plaindra ; les sites sont présentés par départements et communes ; la liste complète du mobilier campaniforme est donnée, ainsi que le contexte archéologique, le lieu de conservation du mobilier, et la bibliographie complète. Le mobilier est abondamment illustré par des dessins au trait de bonne qualité, ainsi que par quelques planches photographiques. L'auteur a su éviter la compilation et son texte comme son illustration reposent sur une connaissance personnelle des matériaux ; un nombre important de sites ou de matériaux inédits — souvent dus à des recherches récentes — sont présentés pour la première fois.

En tête de l'ouvrage, après un paragraphe consacré à l'historique des recherches, J Guilaine nous donne une analyse typologique du mobilier campaniforme : morphologie des vases décorés ou non (qui montrent un nombre de formes assez élevé), caractères des pâtes et des surfaces, inventaire systématique des thèmes décoratifs, dont les uns ont une répartition pan-européenne et les autres sont spécifiquement pyrénéens. Des cartes illustrent la répartition des modes de décoration principaux. Puis vient la description et la liste exhaustive de l'outillage métallique et lithique, ainsi que des objets de parure généralement trouvés en association avec la céramique campaniforme. Un chapitre ethnologie étudie le problème des habitats, ici comme ailleurs remarquablement rares, et celui des sépultures, dont aucun type n'est spécifique de la civilisation étudiée, enfin les problèmes de genre de vie. Un chapitre est consacré à l'anthropologie, et s'efforce de répondre à la question importante : Possède-t-on parmi les crânes fossiles des Pyrénées françaises des séries attribuables avec certitude aux porteurs des Campaniformes ? La réponse est, hélas ! négative, car il n'y a pas, dans la zone étudiée, d'ensembles funéraires clos ; on ne peut que poser une probabilité raisonnable pour la mise en relation des Campaniformes et d'une partie de quelques brachycrânes qui apparaissent au même moment dans la région. Les problèmes de chronologie interne du groupe pyrénéen de la Civilisation des vases campaniformes souffrent tout autant de l'absence d'ensemble clos, et les stratigraphies fines, d'où le Campaniforme est malencontreusement absent, n'ont guère apporté d'éléments de réponse. En se fondant sur l'analyse des

styles céramiques et la fréquence des associations, J. Guilaine distingue à titre d'hypothèse de travail quatre phases évolutives : la première correspondrait aux gobelets décorés dans le style international ou de lignes circulaires, au peigne ou à la cordelette ; les brassards d'archer, les boutons perforés en V (de forme ronde) apparaîtraient dès cette phase, particulièrement bien représentée dans les monuments mégalithiques, où elle paraît enchaîner directement sur un Néolithique final indigène. Une deuxième phase correspondrait à une régionalisation du type international ; le décor au peigne domine, les V-boutons en forme de tortue s'ajoutent à ceux de forme ronde. La troisième phase est représentée par le classique style pyrénéen, essentiellement incisé et de diffusion strictement régionale ; les V-boutons de forme prismatique s'ajoutent aux précédents, les pédoncules des flèches s'allongent, les poignards et alènes de cuivre se multiplient. Une quatrième phase correspondrait à la survivance de certains types d'origine campaniforme au Bronze ancien, avec la multiplication des boutons perforés en V prismatiques, l'apparition des alènes losangiques, les flèches en silex ou en os à très long pédoncule. Contrairement au premier, ces deux derniers styles se rencontrent essentiellement dans les ossuaires en grotte, qui continueront à être utilisés à l'âge du Bronze. L'auteur pense que toute cette évolution ne doit pas être trop comprimée chronologiquement parlant, et qu'elle pourrait se situer entre 2.300 et 1.700 avant notre ère.

Un dernier chapitre replace les Campaniformes pyrénéens dans le contexte plus large de la Préhistoire européenne. J. Guilaine y indique nettement ses préférences pour les thèses actuellement en faveur attribuant au complexe campaniforme une origine centre européenne plutôt qu'ibérique. Les vases considérés comme les plus anciens sont très proches des modèles rhénans, tant par leurs formes que par leurs décors ; ils doivent être introduits par de très petits groupes s'établissant au milieu de populations indigènes. Puis viendrait la formation d'une véritable civilisation régionale, qui est la seule à laquelle puisse être appliquée le terme de Civilisation pyrénéenne jadis créée par P. Bosch-Gimperra et L. Pericot. Ces conclusions paraissent vraisemblables, et l'on ne peut que souhaiter avec l'auteur la multiplication de trouvailles d'ensembles clos qui, seule, pourrait transformer les hypothèses en certitudes.

Gérard Bailloud.

Questionnaire :

OCCITAN ou FRANÇAIS à l'ÉGLISE ?

Quelle était encore la place de l'Occitan dans la vie religieuse de nos régions, il y a cent ou cinquante ans ?

1° — A-t-on le souvenir de prières personnelles ou familiales (lesquelles) récitées en Occitan ?

2° — Comment était enseigné le catéchisme ? A-t-on le souvenir d'un manuel rédigé en Occitan et utilisé ?

3° — Les sermons : à partir de quelle date la prédication a-t-elle été régulièrement donnée en Français ? A-t-on remarqué une différence suivant l'heure de la messe ?

4° — Connaît-on des recueils de cantiques ou des ouvrages de piété édités en langue d'Oc au XIXe siècle ? Des images populaires ?

5° — A-t-on le souvenir de mission prêchée, partiellement au moins, en Occitan ?

6° — Faut-il penser que l'usage du Français par le clergé a été un obstacle à l'évangélisation ? Ou, au contraire, a favorisé l'adaptation aux transformations du monde moderne ?

Donner les précisions chronologiques les plus précises quand cela est possible.

Adresser les réponses, ou des réponses à ce questionnaire à l'adresse suivante :

Monsieur Gérard CHOLVY

Maître Assistant d'Histoire à la Faculté de Lettres

MONTPELLIER (Hérault)

Gérant : Ch. PRINCE

Imp. Gabelle, Carcassonne